

## Prologue

C'était un merveilleux été enveloppé de parfums et de souvenirs qui se gravèrent à jamais dans sa mémoire.

Elle se tenait dans le champ pendant les foins, le chant des grillons dans les oreilles, la poussière de la terre desséchée sur la langue, dans la lumière irisée du soleil de midi dont elle sentait la brûlure sur la nuque. Le soir, la grand-mère oindrait sa nuque d'une pommade à l'odeur forte qu'elle utilisait pour ses chevaux.

Elle avait seize ans, l'air embaumait les fleurs sauvages, le foin, et une langueur inconnue s'emparait d'elle quand elle échangeait des regards à la dérobée avec le fils de l'intendant. Elle notait chacune de leurs rencontres dans son journal intime. Une sensation neuve s'éveillait en elle et faisait chanter son sang.

C'était le jour de son anniversaire et, bien que son grand-père vît d'un mauvais œil qu'elle passât la journée dehors avec les valets, elle aidait ce jour-là à rentrer les foins. Elle adorait l'activité physique. Quand elle travaillait ainsi, elle se sentait vivante et proche de la nature et des hommes. Ses mains jeunes et vigoureuses savaient refréner les chevaux les plus fougueux. Leurs cals la remplissaient de fierté. Elle plaisantait avec les hommes, des journaliers du pays et des Polonais qui se louaient pour les récoltes en Allemagne. Elle était acceptée de tous non parce qu'elle était la petite-fille du propriétaire, mais parce qu'elle travaillait presque aussi dur qu'eux.

Elle n'entendit pas aussitôt le moteur de la voiture parce que les hommes avaient entonné un chant de récoltes. Ce furent des appels qui attirèrent son attention sur les nouveaux arrivants. La main en visière pour abriter ses yeux du soleil, elle regarda deux silhouettes surgir dans la lumière aveuglante et s'approcher d'eux. Elle connaissait ces deux hommes : c'était le Gauleiter local Mettmann et son fils Herbert. Ce dernier

avait le même âge qu'elle et tous deux avaient fréquenté l'école du village.

— Je n'ai pas voulu croire mon fils quand il me l'a raconté, mademoiselle von Dürkheim! s'échauffa Mettmann avant même de l'avoir rejointe. Mais maintenant, vous voilà avec cette clique de Juifs polonais!

Elle ne comprenait pas son indignation.

— Nous travaillons : quel mal y a-t-il à cela? répondit-elle.

Elle observait ce gros homme dans son uniforme disgracieux qu'elle connaissait depuis son enfance. Paul Mettmann était l'épicier du village et quand elle était petite, lui et sa femme lui donnaient des bonbons à chacune de ses visites. Autrefois, il aimait plaisanter, il lui pinçait la joue dès qu'il la croisait et il était connu pour ne jamais rater une occasion de faire la fête.

Ses convictions politiques l'avaient entièrement transformé : elle ne reconnaissait plus cet homme autrefois débonnaire. Maintenant, il ne ratait jamais une occasion de donner à tous des leçons qui n'intéressaient personne au village parce qu'elles n'intéressaient pas le baron von Dürkheim. Aux yeux des simples citoyens du village brandebourgeois de Levkojen, en effet, le baron était la référence suprême. Les villageois laissaient donc parler Mettmann sans l'écouter et, frustré, il n'en haussait que davantage le ton. Même son rire avait changé, toute cordialité en avait disparu, comme si rire de bon cœur était devenu indigne de sa nouvelle fonction.

Sa femme avait également changé. Son visage était pincé et son rire mécanique, comme s'il n'était plus qu'une obligation de pure politesse envers elle, Anna von Dürkheim, la petite-fille du baron. Dès que l'épicière la rencontrait, elle la dévisageait comme si elle savait sur son compte des ignominies dont elle ne pouvait s'indigner qu'en son for intérieur. Quand cette femme avait-elle oublié ce qu'étaient la joie, le rire et le plaisir de vivre? Son fils Herbert, lui, au moins, était resté le même. Il avait toujours été un peu apathique.

Mais l'épicier et sa femme n'étaient pas les seuls à avoir changé : elle aussi. En ce jour de juillet 1935, sa conscience politique s'était éveillée. Le temps de l'innocence était révolu.

**Première partie**

**LE PRÉSENT**



# 1

*Cracovie-Kazimierz, décembre 2012*

— Tu es réveillée?

Marlene sursauta. Devant son bureau, Olivia tenait à la main le dossier contenant le courrier. Elle ne l'avait pas entendue entrer alors que le vieux parquet grinçait comme un arbre blessé. Il lui fallut quelques secondes pour revenir au présent. Depuis qu'elle écrivait son autobiographie, tout ce qui l'entourait cessait d'exister dans de tels moments, et de plus en plus souvent. Elle avait seulement voulu fermer les yeux un instant pour leur donner un peu de repos.

— Olivia, c'est toi! s'exclama-t-elle, comme soulagée à sa vue.

Elle remit machinalement de l'ordre dans ses cheveux argentés. Son chignon lâche laissait l'impression qu'elle n'avait pas eu le temps de se coiffer, mais lui donnait une allure juvénile.

— J'avais fini, de toute façon, reprit-elle.

Elle prit un stylo, apposa son nom au bas d'un document et referma le parapheur qu'Olivia avait mis à sa disposition le matin même.

— Voilà. Je garde le reste pour cet après-midi.

Elle ôta ses lunettes passées à une chaîne qu'elle portait au cou et massa le haut de son nez.

— Tu pourrais régler encore ça, répondit Olivia en lui tendant une feuille qu'elle venait de tirer d'une enveloppe.

Dès que Marlene ôtait ses lunettes, elle ne voyait plus que des caractères flous qui ressemblaient à des chenilles noires. Elle leva les yeux vers Olivia.

— Olivia, tu es un vrai tyran! Tu ne peux même pas accorder une petite pause à une pauvre vieille femme?

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même : tu m'as engagée pour que je mette de l'ordre dans ton chaos, répliqua Olivia sans s'émouvoir.

— Quel chaos ? Et ça, qu'est-ce que c'est, bon sang ? grommela Marlene en remettant ses lunettes. Une demande d'interview du *Zeitspiegel* ? Encore ?

— D'après ma liste, la dernière remonte à près de trois ans.

— Je sais. Je croyais seulement qu'après mon éclat je serais enfin débarrassée d'eux.

— Oui, je me souviens encore de ta lettre virulente à la rédaction. On t'avait attribué à tort certains propos, c'est ça ?

— Pas seulement. Rien que le titre, « La dernière diva » !... De quoi ça a l'air ? Pour commencer, on me pose des questions sur l'actualité politique, mais quand mes réponses déplaisent, soit on les coupe, soit on sort des phrases de leur contexte. On me considère comme une Cassandra. Peuh ! Maintenant, c'est partout pareil, tout le monde est si formaté au politiquement correct que c'est le règne de l'angélisme. J'en ai ma claque ! Chacun ne fait que répéter ce qui est dans son intérêt. On dirait que la vérité n'intéresse plus personne. Tu te souviens comme ils me sont tombés dessus quand mon certificat de mariage a refait surface ? Personne ne s'est soucié des circonstances de ce mariage. Tout ce qui comptait, pour eux, c'était de sortir leurs gros titres : « Mariée à un nazi », voilà ce qu'ils m'ont jeté à la figure.

— Ne t'énerve pas. Pense à ta tension, répondit Olivia sur le ton de quelqu'un qui avait l'habitude de telles vitupérations.

— Nous y voilà ! s'exclama Marlene en brandissant la feuille dont elle venait d'achever la lecture. Ils ont découvert que j'écris mon autobiographie. Je parie que c'est la petite-fille de Jolanta qui leur a refilé le tuyau. Cette petite arriviste cupide... Écoute un peu cette question sournoise... on dirait qu'ils veulent encore me faire payer mon féminisme : « Pourriez-vous concevoir d'écrire un roman exclusivement du point de vue d'un homme ? »

Olivia réprima un sourire. Elle savait que Marlene avait une dent contre sa très jeune agente, qu'elle n'appelait que « la petite-fille de Jolanta ». Jolanta Uptenhoff avait été pendant près de soixante ans l'agente de Marlene et après sa mort, qui

remontait à six ans, sa petite-fille Severine avait pris sa succession. Severine était née en 1984 et Marlene lui en voulait encore de l'avoir «internetisée de force», selon ses propres termes. Sa vieille compagne Jolanta conservait pratiquement toutes ses archives sur papier, ce qui, rétrospectivement, pouvait être considéré comme un tour de force. Jolanta avait une mémoire prodigieuse. Olivia n'oublierait jamais la réaction de Marlene, quand, au deuxième jour de la «prise de pouvoir par Severine» – une autre pique de Marlene –, elle avait découvert sur son bureau le téléphone à touches qu'on venait d'y installer.

— Qu'est-ce que c'est? avait-elle lancé à Severine d'une voix annonciatrice de séisme.

— Ce qui te fera gagner un temps fou : les numéros les plus importants y sont enregistrés avec une fonction «numéro abrégé». Tu n'auras plus qu'à appuyer sur la touche 1 pour m'avoir au bout du fil.

Severine débordait de l'assurance des jeunes gens persuadés que l'avenir est une masse de cire qu'ils peuvent modeler. Pour ceux de sa génération, l'imprévisibilité du sort était encore un facteur négligeable.

— Ah bon? Il me suffira donc de presser un bouton pour gagner du temps?

Au ton de Marlene, Olivia s'était préparée au tsunami qui allait déferler sur Severine en réprimant son envie de rire. La jeune femme devait apprendre à se tirer d'affaire toute seule. Elle-même avait essuyé plusieurs tempêtes de Marlene.

— Et si je n'avais pas envie de gagner du temps, Severine? commença Marlene avec un calme inquiétant. Et si je voulais le savourer pleinement? Le rythme de l'existence est devenu frénétique, tout doit se faire en trois coups de cuillère à pot, vite, vite, gagnons du temps, mais pourquoi, au juste? Pour gagner encore plus de temps pendant le laps de temps qu'on vient de gagner? Quand pouvons-nous enfin souffler un peu? Nous allons si vite que nous nous dépassons! Et en chemin, nous oublions tout simplement de vivre. Je ne veux pas de numéro abrégé. Je veux composer un numéro entier sans me presser et à mon aise. Remporte-moi ça illico!

Marlene avait empoigné le téléphone et arraché la prise.

— Reprends ce monstre qui fait gagner du temps et rends-moi mon ancien téléphone!

— Mais je l'ai déjà jeté à la poubelle, objecta vaillamment Severine.

— Tu as quoi? demanda Marlene, qui s'était redressée. Alors je te conseille de fouiller les poubelles ou de me commander dès aujourd'hui le même modèle.

— Mais il est pratiquement impossible de trouver un téléphone à cadran de nos jours, répondit Severine, qui semblait dégager moins d'énergie.

— Dans ce cas, tu ferais bien de commencer tes recherches tout de suite, non?

C'était Severine qui avait proposé qu'Olivia soulage Marlene de son travail en tant que secrétaire privée. Après tout, elle habitait dans le même immeuble qu'elle et sa patience était sans limites, ce qui était une condition sine qua non pour remplir cette fonction auprès de Marlene. Et c'était le moment idéal pour prendre cette fonction puisque sa fille Klaudia venait d'entrer à l'école.

— Tu devrais peut-être ouvrir un compte sur Facebook ou créer ton blog. Comme ça, tu pourras écrire tout ce que tu voudras, y compris ta vision des choses, proposa Olivia à Marlene.

— Moi, sur Internet? lança Marlene. Pour qu'on m'espionne? Jamais! Combien de fois ma fondation a-t-elle été attaquée par ces cyber-fachos depuis que nous sommes sur le Net? Un jour, ils ont même effacé toutes nos données! Si je n'avais pas gardé les fiches de tous nos contacts, nous n'aurions même plus leurs adresses! Très peu pour moi. J'écris ma biographie, qui atterrira de toute manière sur le Net, sous sa forme électronique... à en croire la petite-fille de Jolanta. Ça ne me dérange pas. Comme ça, peut-être qu'on m'écouterà enfin. Ce monde est devenu fou et peut-être encore pire qu'autrefois. En ce temps-là, on savait au moins qui était l'ennemi. Aujourd'hui, on change de camp du jour au lendemain selon la devise «Les ennemis de mes ennemis sont mes amis». Aujourd'hui celui-ci, demain celui-là et le lendemain, c'est reparti pour un tour. Ce petit jeu de chaises musicales donne le vertige. On mène le monde à l'abîme et en détournant les yeux, exactement comme autrefois. C'est la même politique d'apaisement qu'il y a quatre-vingts ans, et ça m'horripile. Mais l'essentiel, n'est-ce pas, c'est que l'industrie mondiale de l'armement prospère...

Marlene s'était échauffée en parlant et elle le savait. Elle tâtonna à la recherche de la chaîne qu'elle portait au cou et son vieux visage fulminant devint soudain mélancolique comme si un souvenir lointain lui revenait, un souvenir qui lui inspirait en même temps de l'effroi et de l'espoir. Elle se renversa dans son fauteuil et s'abandonna brièvement à son épuisement, qui tenait moins à son âge qu'à son angoisse pour l'avenir de l'humanité.

— Il m'arrive de me demander pourquoi nous nous sommes battus autrefois, murmura-t-elle.

Olivia ferma les yeux à son tour pendant quelques secondes. Marlene céda de plus en plus souvent à ces accès d'angoisse. Olivia se demandait parfois si elle ne confondait pas le passé et le présent. Pour la rappeler à la réalité, elle revint à la demande d'interview.

— Et alors? Pourrais-tu concevoir d'écrire un roman exclusivement du point de vue d'un homme?

— Surtout pas!

Marlene se redressa et le regard redevenu alerte de ses yeux bleus se fixa sur Olivia.

— Mais je pourrais concevoir d'en écrire un du point de vue de Dieu. La première phrase serait: «Depuis que j'ai créé l'homme, je me demande si ce n'est pas le diable qui m'en a soufflé l'idée.»

— Oui, peut-être que mon homonyme aurait mieux fait de ne pas construire l'Arche, commenta une voix masculine.

— Noah! s'exclama Marlene, dont le visage s'adoucit fugitivement. Quand es-tu arrivé?

— Je viens de débarquer.

L'homme s'approcha, se pencha vers elle et l'embrassa.

— 'jour, m'man.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il était rentré? demanda Marlene à Olivia sur un ton de reproche.

Sa secrétaire, qui était également sa belle-fille, regarda Noah et sourit.

— Parce qu'il voulait te faire la surprise, répondit-elle.

— Je viens d'apprendre de Frantisek que nos invités américains arriveront un jour plus tard que prévu, reprit Noah en se servant une tasse de café à la cafetière du bureau.

— Tout juste. Et après-demain, Penelope, l'amie de Trudi, débarque de Munich.

— Penelope? C'est quelqu'un dont je suis censé me souvenir? demanda Noah en haussant un sourcil.

— Non, répondit Marlene avec un soupir. C'est une histoire tragique. Elle a perdu un fils dans un accident. Il n'avait que cinq ans. Ça l'a rendue presque folle et Trudi l'a prise sous son aile. Or Trudi a visiblement la plus grande confiance en mes capacités de réconfort : elle m'a demandé d'aider son amie à surmonter cette épreuve.

— Et comment croit-elle que tu peux l'aider? s'enquit Noah comme s'il doutait des capacités de sa mère, ce qui lui valut un regard réprobateur de celle-ci.

— Elle voudrait que je lui raconte comment Trudi et moi-même avons survécu à la guerre.

— Je vois, dit Noah en hochant la tête avec gravité.

Il but une gorgée et observa sa mère par-dessus le bord de la tasse.

— Suis-je toujours censé rester à l'arrière-plan pendant la visite de nos invités d'Amérique?

— Oui. Je voudrais surtout préparer le professeur en douceur à ce qui l'attend. Par égard pour sa sœur Deborah, je n'avais pas encore tout raconté du passé à Wolfgang. Mais maintenant qu'elle est morte, je voudrais rompre le silence.

## 2

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée plus tôt?

— Merci, Marlene, et bien le bonjour à toi aussi, répondit ironiquement Olivia avant de tirer les rideaux.

Le limpide soleil d'hiver inonda la pièce et un rayon tomba sur Marlene qui, assise toute droite dans son lit, tendait le réveil à sa belle-fille d'un air réprobateur.

— Comment va ta jambe aujourd'hui? demanda celle-ci sans répondre à la question de sa belle-mère.

Elle prit le plateau du petit-déjeuner sur la commode et le déposa devant Marlene.

— Demande-le à ma jambe, grommela Marlene en soulevant le couvercle de la cafetière en argent et en inspectant son contenu comme si elle y soupçonnait autre chose que du café.

Olivia réprima un sourire.

— C'est si grave que ça? Tu veux que je la masse avec du baume ou que je te fasse couler un bain chaud?

— Plus tard, peut-être. Le café est-il bien fort?

— Ne t'inquiète pas, Olga n'a sûrement pas oublié d'y verser ton petit cognac matinal. Même si elle oublie tout le reste..., acheva Olivia sur un ton résigné.

— Elle a presque quatre-vingt-dix ans, alors ne parle pas d'elle sur ce ton irrévérencieux.

— Désolée, ça doit tenir à mes mauvaises fréquentations, répondit sèchement Olivia.

Tout en parlant, elle déambulait dans la chambre, faisant détalé une demi-douzaine de chats et lisant au hasard des papiers éparpillés à terre.

— Ta chambre est dans la même pagaille que celle de Klaudia, observa-t-elle.

— C'est exactement l'allure que doit avoir la chambre d'une adolescente de seize ans, sinon, à ta place, je me ferais du souci pour ta fille. Où est-elle, au fait?

— Nous sommes vendredi matin et c'est un jour d'école comme les autres, répondit Olivia en scrutant sa belle-mère auquel son regard perplexe n'échappa pas.

— Oh ça va, ne me regarde pas comme le docteur Wiczorek! Je ne suis pas atteinte de démence, mais juste débordée en ce moment. Et je voudrais enfin finir mon livre.

— C'est pour cette raison que je t'ai laissée dormir: Noah m'a dit que la lumière est restée allumée chez toi jusqu'à 4 heures.

— S'il s'est levé à une heure pareille, sa vessie ne doit pas être bien vigoureuse.

— Et toi, tu as mal à la jambe, ce qui explique ton humeur, répliqua Olivia dont le sourcil droit s'était haussé.

— Oui, bon, tu as raison, c'est cette saleté de jambe. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis quelque temps, qu'est-ce que ça peut me pincer, là-dedans! Dire que pendant des années, je n'ai presque rien senti... Mes vieux os sont en train de me lâcher. Cette blessure remonte pourtant à presque soixante-dix ans.

— Non, c'est le froid, Matka. L'hiver a été précoce cette année.

— Ne m'appelle pas «maman», par pitié, je me sens encore plus vieille quand tu fais ça.

Marlene avança les lèvres pour boire une gorgée de café.

— Je ne connais personne d'aussi jeune que toi, Matka, fit doucement Olivia.

— C'est très beau, ce que tu viens de dire. Bon, où est Noah? Déjà sorti?

— Oui, il est parti très tôt pour Varsovie, où il doit faire un discours devant la fédération des industriels polonais.

— Eh bien, j'espère que ces marchands de soupe sortiront leurs chéquiers pour ma fondation sans trop se faire prier. Dommage que je ne puisse plus voyager comme avant, car je me serais fait un plaisir de leur donner mauvaise conscience. Et mes visiteurs, que deviennent-ils? Déjà debout?

— Depuis longtemps. Frantisek les a emmenés faire un tour de la ville, y compris le professeur Berchinger. Ils commenceront par le marché et l'église Sainte-Marie, et iront ensuite au parc de Planty, comme tu nous l'avais recommandé hier.

— Ah oui, le marché... *Rynek Glowny*.

Marlene avait prononcé ces mots en polonais avec une tendresse particulière. Elle ferma les yeux pour s'abandonner un instant à ses souvenirs.

— Ils déjeuneront dehors et ils reviendront du parc vers 15 heures. Un peu plus tard, ils prendront le café avec des gâteaux, et ensuite...

— ... ensuite le moment viendra de leur raconter mon histoire, acheva Marlene, qui avait rouvert les yeux et qui s'était tournée vers la fenêtre avec un regard lointain, comme si elle s'attendait à voir resurgir le terrible été de 1944.